



ODEON

11

LE PRIX MARTIN
d'Eugène Labiche
mise en scène Peter Stein
création

Odéon-Théâtre de l'Europe
Direction Luc Bondy

LE PRIX MARTIN

d'Eugène Labiche
mise en scène
Peter Stein
création

avec

Jean-Damien Barbin
Pionceux, domestique de Martin
Rosa Bursztein
Bathilde Bartavelle
Julien Campani
Edmond Bartavelle
Pedro Casablanc
Hernandez Martinez
Christine Citti
Loïsa, femme de Martin
Manon Combes
Groosback
Dimitri Radochevitch
Le Docteur
Laurent Stocker
sociétaire de la Comédie-Française
Jacques Weber
Ferdinand Martin

collaboration artistique

Jean-Romain Vesperini
conseiller dramaturgique
Jean Jourdeuil
décor
Ferdinand Woegerbauer
lumière
Joachim Barth
costumes
Anna Maria Heinrich
maquillage / coiffure
Cécile Kretschmar
effets spéciaux maquillage
Emmanuel Pitois

musique enregistrée

direction musicale
Denis Comtet
prise de son
Jean-Philippe François
Régis Sagot

assistante à la mise en scène

Sara Abbasi
assistante aux costumes
Aimée Blanc

réalisation du décor
**les Ateliers de l'Odéon-
Théâtre de l'Europe**

impression des toiles

Big image
Impression des tapis

Sublime
fabrication des costumes

Rémy Tremblé
Marie-Hélène Couture
Première Piqûre

et l'équipe technique
de l'Odéon-Théâtre de
l'Europe

22 mars – 5 mai 2013
Odéon 6°

durée

2h40 (1h30 – 30 min – 40min)

créé

le 22 mars 2013
à l'Odéon-Théâtre de
l'Europe

production

Odéon-Théâtre de l'Europe

avec les soutiens
de **Monsieur Pierre Bergé**
et
du **Cercle de l'Odéon**
dont **BCR Finances,**
Eutelsat, faberNovel,
HighCo, Thema

La librairie du Théâtre, en partenariat
avec la librairie L'Échappée Littéraire,
est ouverte au niveau du grand foyer
pendant les représentations.

Le Café de l'Odéon vous accueille
avant, pendant l'entracte, et après la
représentation.

Des casques amplificateurs
destinés aux malentendants sont
à votre disposition. Renseignez-vous
auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri
par Rosebud.

Le personnel d'accueil est habillé
par *agnès b.*



Jacques Weber et Laurent Stocker

Une étrange mélancolie

Le soir de la première représentation du *Prix Martin*, ce bon grand géant de Gustave Flaubert criait bravo et disait : «C'est du Molière!...»
Jules Claretie (1883)

Peter Stein, 2013

Le Prix Martin, avant-dernière grande œuvre de Labiche, fait partie des pièces qu'il écrivit pour être représentées sur la scène de la Comédie-Française. La première eut lieu cependant au Palais Royal. Cette pièce n'a aucune des caractéristiques du vaudeville, on serait tenté de la considérer comme une comédie bourgeoise, une comédie de mœurs. Le thème central, comment pourrait-il en aller autrement, ce sont les relations sexuelles, représentées à propos de trois couples, dont c'est l'unique et exclusive occupation : un couple de débutants en voyage de noces qui s'y adonnent durant trois actes sans interruption, ensuite une femme et un homme d'âge mûr, expérimentés en la matière et susceptibles de passer à l'acte avec impétuosité, et enfin deux hommes, deux amis qui sont sexuellement en retraite et qui voudraient enfin être tranquilles. Un dernier accès de jalousie qui menaçait de séparer les deux amis sera bien vite éteint et en jouant constamment au bésigue, jeu de cartes qu'ils affectionnent, ils trouveront le moyen de passer le temps jusqu'à la mort. Un serviteur, qui initie une habitante des Alpes suisses aux nouveautés du sexe parisien, tient le rôle d'une sorte de pièce ou de moment satyrique.

Une étrange mélancolie flotte au-dessus de cette comédie dont le dialogue amusant et vif glisse rarement dans la banalité et offre aux comédiens l'espace qui leur permet de donner la mesure de leur talent. Ne dirait-on pas qu'une certaine sagesse se dégage de cette pièce : le sentiment d'un adieu, d'un tiraillement, d'une déchirure intérieure de ces personnages dans et malgré le comique. Peut-être est-ce cela qui a conduit Flaubert à porter sur cette pièce un jugement si favorable lors de sa création en 1876.



Christine Citti et Laurent Stocker

Travailler avec Peter Stein



Jacques Weber et Pedro Casablanc

Jean Jourdeuil,
conseiller
dramaturgique
pour *Le Prix Martin*
(extrait d'un texte en
cours d'écriture)

J'avais été très intéressé, autrefois, par la façon qu'avait Stein de pratiquer, par exemple dans sa mise en scène de *La Cagnotte*, «l'analyse de l'imaginaire bourgeois» ; l'analyse, pas une critique politique d'inspiration «brechtienne», l'exposition des lignes de force, champs de tension entre les personnages et aussi entre les personnages et l'imaginaire de l'époque. Cette compréhension analytique faisait appel non seulement à la psychologie mais occasionnellement à la psychanalyse et aux démarches intellectuelles de Walter Benjamin et de l'école de Francfort. C'était à l'époque une chose nouvelle. Et j'avais été sensible au fait que Stein prolongeait une tradition de mise en scène (que grâce à lui j'ai découverte) initiée par Fritz Kortner plutôt que par Stanislavski. Il était attentif aux détails et à l'assemblage de ces détails en une sorte de totalité organique mi-objective mi-subjective qui appréhendait l'action comme espace de l'interaction des personnages. J'avais été impressionné par sa façon d'étudier (au plan de la dramaturgie et lors des répétitions) comment les (grands) textes de théâtre sont agencés : l'acuité de son regard, de son écoute, conduisait à une compréhension radicale de l'objet de la pièce et respectueuse de ce que «l'auteur» dramatique avait inventé. Il avait une façon quasi archéologique de se placer à cet endroit-là, dans ce moment et dans cet espace de l'invention littéraire et théâtrale, un peu comme si la pièce qu'il mettait en scène était mise en scène pour la première fois. La figure contraire ce serait un metteur en scène qui traiterait les pièces du répertoire comme relevant d'un théâtre au bord de l'épuisement.

Cette fiction de la première mise en scène suppose que le metteur en scène se place au cœur du projet de l'auteur en train d'inventer, de concevoir la pièce. Ceci est devenu possible dans le cas du *Prix Martin* dans la mesure où il existe une version antérieure (et sensiblement différente, au moins en ce qui concerne l'acte II et l'acte III) de la pièce : celle qui fut présentée à la censure¹ et dont il existe deux exemplaires aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. Et aussi dans la mesure où il fut possible de consulter les manuscrits respectivement de Labiche et de son collaborateur pour cette pièce, Émile Augier, à la Bibliothèque de la SACD². L'étude de ces divers états du texte a permis d'imaginer deux ou trois choses de la démarche de Labiche. Et Stein put ainsi trouver la place qu'il affectionne. Le texte représenté est, pour l'essentiel, celui de la version publiée en 1876, mais il reprend quelques passages, quelques formules, quelques précisions des versions antérieures, notamment à l'acte I et à l'acte II (la tentative d'empoisonnement d'Agénor). Ce fut le point de départ de cette tentative de lire et de représenter cette pièce de Labiche (et Augier) en la considérant (autant que possible) avec les yeux de Flaubert.

¹ Mais il n'y eut pas de rapport du comité de censure. Ce comité existait encore en 1876 mais il était promis à une disparition prochaine.

² Jacques Robichez donne une description de ces manuscrits dans sa présentation du *Prix Martin* p. 1055-57 de son édition du *Théâtre de Labiche*, Tome II, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, 1991.



Jean-Damien Barbin et Manon Combes

Le sexe *in memoriam*

Entretien avec Jean Jourdheuil, conseiller dramaturgique de Peter Stein pour *Le Prix Martin*

Propos recueillis en janvier 2013 par Daniel Loayza

D. L. *Comment se situe Le Prix Martin dans la production dramatique de Labiche ?*

J. J. *Le Prix Martin* est l'une de ses dernières pièces, juste avant *La Cigale chez les fourmis* et *La Clé*. Mais c'est sa dernière grande comédie. Et elle a ceci de particulier qu'elle est composée sous la III^e République, en 1876. Qu'est-ce que le changement de régime, d'ambiance sociale, a pu signifier pour Labiche ? Je note en tout cas que c'est vers ce temps-là qu'un certain souci de respectabilité commence à se faire sentir. Labiche est dans une semi-retraite – il cesse d'écrire l'année suivante et meurt douze ans après *Le Prix Martin*, en 1888. Voilà qu'il lui vient l'envie – sans doute inspirée par des amis bien intentionnés, comme Émile Augier – de réunir son *Théâtre Complet*, ce qu'il fait en 1878, et de se faire élire à l'Académie Française, ce qu'il obtient en 1880. Stein n'a pas manqué de noter que Labiche qualifiait sa pièce de « comédie », et de fait, il ne s'agit pas d'un vaudeville – on n'y trouve pas de couplets. Mais à la création (c'est du moins ce qu'indique la documentation musicale de la Bnf), la fin de chaque acte comportait une brève amorce de chant. Après la publication de la dizaine de volumes de son *Théâtre*, la perception publique de l'œuvre de Labiche commence à changer. Il n'est plus seulement un auteur à succès. Il devient un auteur avec une œuvre, considérable et considérée. Il est pris au sérieux, c'est désormais quelqu'un dont on peut discuter le travail – et tout d'abord parce qu'Augier, auteur déjà respecté, signe une importante préface. Zola consacre des critiques dramatiques à



Labiche à partir du moment où le texte est reconnu comme lisible, par delà la gaudriole scénique.

D. L. *Quelle impression vous a laissée la pièce à première lecture ?*

J. J. *Le Prix Martin* est un voyage, mais n'est pas une épopée brinquebalante comme *Le chapeau de paille* ou *La Cagnotte*. On est loin du vaudeville de mouvement. En fait, s'il y a mouvement, il paraît curieusement statique. La vivacité du vaudeville est comme déconstruite. En 1876, on sort à peine du grand traumatisme de la défaite, suivie de la Commune. L'ombre d'une restauration monarchique plane encore sur le nouveau régime, extrêmement fragile. Le passage à la République est très laborieux... Est-ce pour cela que Labiche s'est amusé à glisser un monarque dans *Le Prix Martin*? Son rastaquouère, Hernandez Martinez, est roi des Chichimèques... Loisa deviendra favorite royale, et les deux vieux amis reprendront leurs parties de cartes. Comme si on était revenu au point de départ : la boucle est bouclée. Toutes proportions gardées, le cercle qui se referme ici fait un peu penser au grand périple encyclopédique que tracent Bouvard et Pécuchet : au terme du voyage, on reprend son humble activité des commencements, sans aspirer à de plus hautes perspectives. Historiquement parlant, on semble vraiment être au creux d'un épisode dépressif, avant que la République se consolide. Le dernier mot de la pièce est d'autant plus ambigu : «La leçon a porté...» Cela dit, ce caractère «dépressif» et statique reflète certainement aussi l'âge des protagonistes. Stein a tout de suite remarqué qu'on trouvait dans la pièce les trois âges de la sexualité : sa naissance, sa maturité, sa mort ou disons son extinction. Ça m'a rappelé un passage de l'essai *De l'ivrognerie*, où Montaigne s'amuse à situer le plaisir en différentes parties du corps selon les âges. Il se trouve qu'un très vieil ami et collaborateur de Labiche, Alphonse Leveaux, avait publié un livre sur Montaigne en 1870. Labiche doit certainement l'avoir lu, et cela a pu lui inspirer des réflexions sur la façon dont le plaisir, arrivé à un certain âge, émigre d'une zone du corps à l'autre. *Le Prix Martin* est aussi pour lui une façon de revenir une dernière fois sur ce terrain qu'il a si souvent parcouru, et de le faire, secrètement, de façon peut-être plus personnelle. Il m'a semblé qu'il y avait de-ci de-là des éléments autobiographiques cryptés dans la comédie.

D. L. *À quels éléments autobiographiques songez-vous ?*

J. J. Au titre, par exemple. Martin, c'est quand même le nom d'un des principaux collaborateurs de Labiche, Edouard Martin, avec qui il composa *Le Voyage de Monsieur Perrichon*. Or, dans cette dernière pièce, qui date de 1860, il est également question, comme on sait, d'un voyage dans les Alpes, et même d'un passage par

«Chamouny» qu'il écrit avec un y dans *Le Voyage*, mais il s'agit bien de Chamonix, au pied du Mont-Blanc et de la Mer de Glace... C'est aussi avec lui que Labiche écrit *Moi*, l'une de ses œuvres les plus ambitieuses, destinée à la Comédie-Française. Pour tout dire, quand j'ai lu *Le Prix Martin*, je me suis demandé pourquoi Labiche ne l'avait pas écrit avec le même collaborateur que pour *Perrichon*, vu les points communs entre les deux pièces. Et c'est là que j'ai réalisé que le collaborateur s'appelait... Martin, et qu'il était mort dix ans plus tôt, en 1866. Est-ce que *Le Prix Martin* n'est pas aussi un hommage à l'ami mort ? Je me suis aperçu dernièrement que Noëlle Guibert avait déjà avancé cette hypothèse en 1993, à l'occasion d'une mise en scène à la Comédie-Française.

D. L. *Qu'est-ce que votre collaboration avec Stein vous a appris sur Labiche ?*

J. J. Quand Patrice Chéreau a monté *L'Affaire de la rue de Lourcine*, en 1966, puis quand Vincent et moi avons monté *La Cagnotte* en 1971, il me semble que nous carburions plutôt au burlesque dans nos approches des pièces. Ce qui primait, c'était la dimension critique, satirique. Nous excrions l'autosatisfaction bourgeoise. Je vous parle d'une époque où Michel Debré, qui fut Premier ministre de Charles de Gaulle, présidait la Société des amis de Labiche ! En revanche, des artistes comme Stein ou Grüber (qui monta *L'Affaire de la rue de Lourcine* en 1986) n'avaient aucune raison d'éprouver ce genre d'hostilité. Nous sommes passés, et notamment grâce à ces regards venus d'ailleurs que sont des mises en scène comme celle de Stein, d'un Labiche considéré comme simple distraction bourgeoise à un Labiche charriant une humanité étrange. Entre autres raisons, parce que l'«étrangèreté» de Stein le dispensait de redoubler pléonastiquement le comique, de se soumettre au rythme imposé d'une certaine drôlerie forcée. Il n'avait pas, et du coup plus personne n'a à sacrifier dévotement à un Labiche obligatoirement amusant, en se dispensant de le problématiser. Stein porte sur nous un regard différent, étranger – sidéré. C'est très précieux. Il n'a pas besoin de dire que Labiche c'est la France, le rire français qui résonnera «tant que les Français seront des Français», comme l'écrivit Debré. Il peut regarder les personnages de son point de vue. Son père lui avait offert le *Théâtre Complet* préfacé par Augier, c'est dire qu'il le fréquentait depuis longtemps. Il le lit donc dans la même édition que Claude Lévi-Strauss, qui a dit quelque part que Labiche était son auteur comique préféré ! On pourrait dire que Stein porte sur la France un regard éloigné. Un regard d'ethnologue : il conçoit vraiment les cultures comme composant une mosaïque de différences. C'est un Européen d'avant la mondialisation.

D. L. Comment se sont engagées les répétitions ?

J. J. Comme à son habitude, Stein fait tout avancer à la fois : le décor, les costumes, l'entrée dans les rôles... Il est tout entier tendu vers ce que font les acteurs. Il est intensément concentré sur ce qu'ils font, eux. Ce qui l'a amené à repérer que cette écriture dramatique fonctionne beaucoup par couples, par duels dialogués. Du coup, par rapport à Tchekhov – qui reste l'auteur de prédilection de Stein – les scènes tendent à se présenter comme des numéros autonomes. Stein va sans doute essayer d'estomper, d'adoucir cet aspect. De donner à la pièce une certaine épaisseur flaubertienne. Au moins dans une certaine phase du travail. Flaubert disait d'ailleurs de cette pièce que c'était «du Molière»...



«Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin*, une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.»

Gustave Flaubert,
Lettre à George Sand, 6 février 1876



Laurent Stocker, Peter Stein, Jean-Damien Barbin, Chistine Citti, Rosa Bursztein

Né en 1815 dans une bonne famille bourgeoise (son père exploite à Rueil une fabrique de sirop et de glucose de féculé), Eugène Labiche fait ses études secondaires au collège Bourbon (futur lycée Condorcet). Après le baccalauréat, il fait en 1834 un voyage de six mois en Italie en compagnie de trois amis (dont Alphonse Leveaux, qui deviendra son collaborateur sur plusieurs pièces). À son retour, tout en entamant ses études de droit, il commence à tâter de la littérature, publiant plusieurs nouvelles dans des revues ainsi qu'un roman, *La Clef des champs* (1839), qui passe inaperçu. Vers la même époque, il fait la connaissance de deux autres futurs collaborateurs et fonde avec eux une association en vue d'écrire ensemble des pièces ; marié en 1842, il commence dès lors, malgré les réticences de sa belle-famille, à produire diverses sortes de comédies (pochades, farces en un acte, vaudevilles en tous genres). Son rythme, d'abord assez lent, s'accélère peu à peu : entre 1848 et 1859, il fait jouer en moyenne une dizaine de pièces par an, dont *Un chapeau de paille d'Italie* (1851). Entretemps, Labiche, républicain en 1848, s'est rallié au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte ; un an plus tard, en 1853, il achète un château en Sologne avec 900 hectares de terre qu'il exploite lui-même. Dans les années 1860, il donne encore quelques chefs-d'œuvre (*Le Voyage de M. Perrichon*, 1860 ; *La Cagnotte*, 1864). La guerre de 1870, puis la Commune coïncident avec un ralentissement de sa production, et il prend sa retraite d'auteur dramatique en 1877, après avoir signé plus de 170 pièces. Élu trois ans plus tard à l'Académie française, Labiche meurt à son domicile parisien en 1888.

Eugène Labiche

Né à Berlin en 1937, Peter Stein a forgé sa réputation au cours des années 1970 en prenant la direction artistique de la Schaubühne am Lehninerplatz, à Berlin. Cofondateur de la Schaubühne am Halleschen Ufer en 1970, il y travaille notamment avec Jutta Lampe, Édith Clever, Bruno Ganz et met en scène *Peer Gynt* d'Ibsen (1971), *Prinz Friedrich von Homburg* de Kleist (1972), *Die Unvernünftigen Sterben Aus* (*Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*) par Peter Handke (1974), ainsi que son adaptation de l'*Orestie* d'Eschyle, que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre (1980). En 1985, Stein reprend sa liberté. Il commence dès lors à mettre en scène des opéras et des œuvres dramatiques dans différents théâtres. Il s'intéresse particulièrement à Tchekhov, dont il monte *Les Trois Sœurs* (1984, toujours à la Schaubühne), *La Cerisaie* (1989 et 1996), *Oncle Vanja* (1996). De 1992 à 1997, il est responsable de la programmation théâtrale des Salzburger Festspiele. À Hanovre, pour l'Expo 2000, il met en scène un *Faust* en version intégrale : les représentations se répartissent sur deux journées. En 2007, sa création de *Wallenstein*, de Schiller, dure dix heures ; Klaus-Maria Brandauer joue le rôle principal. Peter Stein vit aujourd'hui en Italie. Parmi ses dernières mises en scène : *Médée*, d'Euripide (Syracuse et Epidaure) ; *Electre*, de Sophocle (Epidaure) ; *La Cruche cassée*, de Kleist (Berlin) ; *IDemoni*, d'après Dostoïevski (Ateliers Berthier, 2010) ; *Œdipe am Kolonos* (*Oedipe à Colone*), de Sophocle. À l'opéra : *Mazepa* (2006), *Eugène Onéguine* (2007) et *La Dame de Pique* (2008), de Tchaïkovski, à l'Opéra de Lyon ; *Le Château de Barbe-Bleue*, de Bartók, à la Scala de Milan (2008) ; *Lulu*, de Berg (Vienne, Lyon et Milan).

PROCHAINEMENT

SPECTACLES

23 – 27 avril 2013 / Berthier 17^e

FRAGMENTE

Fragments

de Lars Norén

mise en scène Sofia Jupither

en suédois, surtitré

avec Anna Ackzell, Tobias Aspelin, Adam Dahlgren, Magdalena Eshaya, Karin de Frumerie, Anders Granell, Elisabeth Göransson, Sergej Merkusjev, Åsa Persson, Jonas Sjöqvist, Ulla Svedin

Un homme quitte une femme, croise une voisine dans l'ascenseur. Elle se rend à l'hôpital pour visiter un patient. Quand elle en repart, nous nous attardons auprès de lui... Chaque courte scène semble d'abord indépendante des autres. Mais peu à peu, au long de cette course de relais dramatique où jamais l'émotion n'étouffe les rires, certains personnages reviennent – et l'on réalise que Lars Norén, le plus grand dramaturge suédois de sa génération, compose par petites touches tout un monde précaire, dans l'ombre de la cité privilégiée qu'habitent les gens dotés d'un statut et d'une identité solides. *Fragmente* s'est longtemps appelé *Osynlig Stad*, *Ville invisible*. Mêlant dureté et drôlerie, Norén y recrée la parole d'êtres que d'ordinaire l'on ne peut ou ne veut pas voir : chômeurs, malades, jeunes déclassés, victimes d'une violence venue de partout, parfois de soi-même. «C'est notre responsabilité de faire ce travail, parce que nous, nous pouvons raconter des histoires», affirme Norén. Et la metteuse en scène Sofia Jupither ajoute : «C'est l'humanité en nous-mêmes que l'on explore.»

inROCKuptibles

avec le soutien
du Programme Culture de
l'Union européenne,
dans le cadre du projet
Villes en scène/ Cities on stage



22 mai – 29 juin 2013 / Odéon 6^e

LE MISANTHROPE

de Molière

mise en scène Jean-François Sivadier

avec Cyril Bothorel, Nicolas Bouchaud, Stephen Butel,

Vincent Guédon, Anne-Lise Heimbürger, Norah Krief,

Christophe Ratandra, Christelle Tual

Aujourd'hui, Alceste n'a pas de chance. Il voudrait s'expliquer avec Célimène, une bonne fois pour toutes. Il ne souffre plus de demi-mesure, ni sociale, ni politique, ni esthétique, ni amoureuse. Alceste exagère, Alceste est excédé, Alceste est emporté par un flot de bile noire : tout ou rien, mort à l'hypocrisie et qui m'aime me suive ! Seulement voilà : notre mélancolique en crise, qui tient tant à ce qu'on le distingue, n'est peut-être pas si différent des petits Marquis qui l'énervent tant. Lui aussi se regarde au passage dans la glace pour ajuster ses rubans verts... Mais aujourd'hui, le réel prend un malin plaisir à irriter sa passion (qui le rend par ailleurs si attachant !...) en retardant pour notre plus grande joie l'explication finale entre les deux amants. Et puis la sincérité absolue, la transparence des intentions et des sentiments, n'est peut-être qu'une utopie, qui ne va pas sans quelque danger... Depuis ses brillants débuts de metteur en scène, l'Odéon suit et soutient le travail de Jean-François Sivadier. Le voici de retour avec ce *Misanthrope* énergique et coloré, dont il a confié le rôle-titre à son interprète de prédilection, Nicolas Bouchaud.

inter Le Monde
AIRFRANCE
TROIS

LES BIBLIOTHÈQUES DE L'ODÉON

Programme complet sur theatre-odeon.eu

Grande salle L'AMITIÉ DANGEREUSE

Tarifs 10€ - 6€ (réduit)
Enregistrements
radiophoniques en public



Animée par Raphaël Enthoven

Sartre / Aron
samedi 23 mars / 15h

Camus / Char
samedi 6 avril / 15h

Diderot / Rousseau
samedi 20 avril / 15h

SCÈNES IMAGINAIRES

Réalisées par Blandine Masson / Animées par Arnaud Laporte

Patrice Chéreau lundi 25 mars / 20h

Lectures par Gérard Desarthe, Clothilde Hesme et Patrice Chéreau

Exils au féminin EXILS au féminin

Le cycle des
trois rencontres :
18€ au lieu de 30€
(Achat des places en une
seule fois par téléphone
ou au guichet)



Rencontres littéraires animées par Paula Jacques

Marguerite Duras

lundi 15 avril / 20h
Philippe Djian
Anne Alvaro

Marina Tsvetaeva

lundi 22 avril / 20h
Tzvetan Todorov
Anouk Grinberg

Nina Berberova

lundi 29 avril / 20h
Andrei Makine
Dominique Reymond

Salon Roger Blin LES DIX-HUIT HEURES DE L'ODÉON

Tarif unique 6€

Philippe Forest mercredi 27 mars / 18h

Pourquoi aimez-vous ? *Un amour de Swann* de Marcel Proust - En partenariat avec Flammarion

Paul Claudel / *L'Échange* mardi 2 avril / 18h

Textes lus par Marie Dompnier - En partenariat avec Gallimard

William Shakespeare / *Le Marchand de Venise* mardi 16 avril / 18h

Textes lus par Marcel Bozonnet - En partenariat avec Gallimard

CONFÉRENCE

Auditorium du Louvre

Réservation
01 40 20 55 00
Musée du Louvre, Paris 1^{er}
www.louvre.fr

«Goethe, la vitesse et le diable» par Peter Stein

jeudi 28 mars / 19h

En 1825, Goethe s'inquiète de l'accélération du monde. Dans une lettre à son petit-neveu il invente le concept de *veloziferish* à partir des mots *Velocitas* (vitesse) et Lucifer. La vitesse serait-elle une invention du diable ? Peter Stein, metteur en scène notamment du *Faust* de Goethe.

En liaison avec l'exposition «De l'Allemagne. 1800-1939» présentée du 28 mars au 24 juin, Hall Napoléon.

CERCLE DE L'ODÉON

Le Cercle de l'Odéon rassemble spectateurs et entreprises passionnés de théâtre, qui désirent se retrouver autour d'un des foyers majeurs de la création européenne. À travers leurs dons, les membres du Cercle s'inscrivent activement dans l'histoire du théâtre et réaffirment l'importance de la création dans la société.

L'Odéon-Théâtre de l'Europe remercie l'ensemble des membres* du Cercle.

Entreprises

BCR Finances, Eutelsat, faberNovel, HighCo, Thema

Bienfaiteurs

Madame Patricia Barbizet, Monsieur François Debiesse, Monsieur Arnaud de Giovanni

Parrains

Monsieur Jad Ariss, Monsieur Thomas Plisson

Amis

Madame Aurore Wiczorek

* Certains donateurs ont souhaité garder l'anonymat

12- 15 septembre / Odéon 6°
DIE SCHÖNEN TAGE VON ARANJUEZ
 Les Beaux Jours d'Aranjuez
 de Peter Handke
 mise en scène Luc Bondy

14- 21 septembre / Berthier 17°
GLAUBE LIEBE HOFFNUNG
 Foi Amour Espérance
 d'Ödön von Horváth
 et Lukas Kristl
 mise en scène
 Christoph Marthaler

27 septembre - 3 novembre
 Berthier 17°
LA BARQUE LE SOIR
 de Tarjei Vesaas
 mise en scène Claude Régy

18 octobre - 23 décembre
 Odéon 6°
LE RETOUR
 de Harold Pinter
 mise en scène Luc Bondy

16- 23 novembre / Berthier 17°
NOSFERATU
 d'après *Dracula* de Bram Stoker
 mise en scène Grzegorz Jarzyna

11 - 16 décembre / Berthier 17°
**MEINE FAIRE DAME.
 EIN SPRACHLABOR**
 My Fair Lady. Un laboratoire
 de langues
 mise en scène
 Christoph Marthaler

10 janvier - 10 février / Odéon 6°
FIN DE PARTIE
 de Samuel Beckett
 mise en scène Alain Françon

Théâtre de l'Odéon
 Place de l'Odéon Paris 6°
 Métro Odéon RER B Luxembourg

17 janvier - 3 mars / Berthier 17°
**LA RÉUNIFICATION
 DES DEUX CORÉES**
 une création théâtrale
 de Joël Pommerat

20- 23 février / Odéon 6°
DER WEIBSTUEFEL
 Le Diable fait femme
 de Karl Schönherr
 mise en scène Martin Kušej

19 mars - 14 avril / Berthier 17°
JEUX DE CARTES 1: PIQUE
 d'Ex Machina
 mise en scène Robert Lepage

22 mars - 5 mai / Odéon 6°
LE PRIX MARTIN
 d'Eugène Labiche
 mise en scène Peter Stein

23- 27 avril / Berthier 17°
FRAGMENTE
 Fragments
 de Lars Norén
 mise en scène Sofia Jupiter

22 mai - 29 juin / Odéon 6°
LE MISANTHROPE
 de Molière
 mise en scène
 Jean-François Sivadier

23 mai - 29 juin / Berthier 17°
CENDRILLON
 une création théâtrale
 de Joël Pommerat

octobre - juin / Odéon 6°
**LES BIBLIOTHÈQUES
 DE L'ODÉON**

Monsieur Pierre Bergé,
 AXA France et Dailymotion
 sont mécènes de la saison 2012-2013

Ateliers Berthier
 1 rue André Suarès
 (angle du Bd Berthier) Paris 17°
 34 Bd Berthier Paris 17° (petite salle)
 Métro et RER C Porte de Clichy